

**Député européen Ecolo, Philippe Lamberts bataille contre l'emprise de la finance sur la société, prône la post-croissance comme nouveau paradigme, sans cacher le terreau chrétien qui nourrit ses convictions.**

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Philippe LAMBERTS

# « Le réalisme NOUS COMMANDE LA RADICALITÉ »

— **Au niveau européen, l'année 2017 marque l'anniversaire des soixante ans du traité de Rome fondateur de l'Union et, en même temps, le début des négociations pour le Brexit. Quelles réflexions cela vous inspire-t-il ?**

— Sur le plan de la paix, l'intégration européenne est un succès, mais les dirigeants européens ne voient pas, ou ne veulent pas voir, la cause du sentiment de méfiance vis-à-vis de la construction européenne. Ils se demandent aujourd'hui à combien et à quelle vitesse faire l'Europe mais ne remettent pas en cause le modèle néolibéral. C'est là que le bât blesse. Les politiques menées en Europe depuis trente ans ne profitent qu'à une partie infime de la population. Les trois familles traditionnelles en Europe, libérale, sociale-chrétienne et sociale-démocrate, ont peu ou prou adopté cet agenda néolibéral.

— **Que proposez-vous comme alternative ?**

— Ma boussole, c'est d'abord l'article 1 de la Déclaration des droits de l'homme : l'affirmation de l'égalité de dignité et de liberté de tous les êtres humains, d'ici et de là-bas, ceux d'aujourd'hui et des générations futures. De plus, l'avenir de notre planète est important car c'est la maison des êtres humains, et il faut qu'elle reste viable. Nous voulons donc une société plus juste, plus durable, plus démocratique. L'Europe est, pour moi, une étape dans la construction à terme d'une démocratie mondiale. Le repli frileux derrière des barrières aussi hautes que possible ne va pas nous assurer la protection face aux enjeux du 21<sup>e</sup> siècle, comme le réchauffement climatique. Nous voulons rendre la démocratie souveraine par rapport au pouvoir des marchés financiers. La construction européenne est une belle et bonne idée, pas l'Europe néolibérale sous la coupe de ces marchés financiers.

— **Vous êtes opposé au modèle de croissance actuel ?**

— Nos sociétés dépassent les capacités biophysiques de cette planète. C'est tout simplement la survie de l'humanité qui est en jeu. Il faut donc un changement fondamental de notre modèle de développement. Notre empreinte sur terre doit être beaucoup plus faible.

— **Mais vous êtes minoritaire au parlement européen...**

— Nous ne représentons que 5% des députés et de l'électorat européen. Nous avons des alliés pour une société plus durable, plus juste et plus démocratique dans la gauche radicale, chez les socialistes et même au PPE (Parti populaire

européen), mais ces gens sont minoritaires ou ultra-minoritaires au sein de leurs partis.

— **Vous avez mené un combat remarqué contre l'influence perverse de la finance sur l'économie et la société. On vous a traité d'ennemi de la City londonienne, mais le poids du lobby financier est toujours décisif...**

— La finance aujourd'hui n'est, hélas, toujours pas subordonnée à l'économie et au développement humain. La logique de maximisation des profits reste toujours la règle principale, même si on veut un peu domestiquer les choses. Les petites mesures prises l'ont été de manière insuffisante. Les quelques pas en avant sont en train d'être détricotés de manière très discrète. Par exemple, les banques d'affaires n'ont pas été séparées des banques de détail.

— **Quel est votre parcours ?**

— Je viens d'une famille de la classe moyenne, vivant à Cureghem, près de la gare du Midi, dans un quartier largement prolétaire. La diversité sociale et culturelle, la mixité sociale, j'y baigne depuis toujours. Mon père était indépendant et avait une entreprise de fabrication et de distribution alimentaires. À l'école, j'étais plutôt dans les premiers de classe. Mes parents m'ont transmis le sens des responsabilités et de l'autre. Je viens d'un milieu chrétien pratiquant et qui fréquentait une paroisse plutôt progressiste, très Vatican II. Pas du tout un catholicisme identitaire, rétrograde, mais portant plutôt l'évangile comme message de libération humaine. Mon parcours s'inscrit dans cette continuité. J'ai décidé assez vite que je ne souhaitais pas succéder à mon père et j'ai entrepris des études d'ingénieur en mathématiques appliquées à l'UCL.

— **Vous avez travaillé ensuite vingt-deux ans chez IBM. Cela peut surprendre, connaissant vos critiques virulentes du néolibéralisme et de certaines multinationales....**

— Quand j'ai commencé, IBM avait une très bonne réputation comme employeur, pour sa capacité de trouver un point d'équilibre entre la logique du profit, le bien-être des travailleurs, une approche à long terme et la satisfaction du client. Mais j'ai ensuite vécu de l'intérieur, de 1987 à

« Il y a une cohérence entre le message de l'évangile et la déclaration des droits de l'homme. »

2009, la financiarisation progressive de l'entreprise. Au fil des ans, j'ai vu la prise de pouvoir de la dictature du profit à court terme aux dépens de toute autre considération et au bénéfice exclusif des actionnaires et des dirigeants. C'est ce qui est en train de tuer nos sociétés humaines et la planète. De cette expérience professionnelle, je retiens en positif une approche pragmatique des problèmes. Il s'agit de répondre à des questions simples : Quel est le problème à résoudre ? Quels sont les faits ?

**— Parallèlement à cette carrière professionnelle, vous avez été conseiller communal Écolo à Anderlecht de 1994 à 2006. Pourquoi avoir choisi cette voie ?**

— Ce sont des rencontres, des lectures, mais aussi le paysage politique de l'époque, les années nonante, qui m'ont décidé. Les trois familles politiques traditionnelles ne me tentaient pas, et c'est le dévoiement de la démocratie dans ma commune dominée par un parti socialiste clientéliste qui a été ma porte d'entrée en écologie politique. Les dimensions sociale et environnementale sont venues ensuite.

**— Député européen en 2009, réélu en 2014, vous avez un style très incisif...**

— Certains me trouvent trop radical, mais c'est l'observation du réel qui nous oblige à trouver des solutions radicales. Le système lui-même nous mène à notre perte. On ne peut pas se contenter de gommer les aspérités les plus visibles du système, c'est sa logique même qu'il faut remettre en cause. Être radical, c'est littéralement aller à la racine des choses. Le réalisme nous commande la radicalité.

**« Le système lui-même nous mène à notre perte. »**

**de votre action, ce qui irrite certains...**

— Je suis un chrétien en recherche qui essaye de trouver une source d'inspiration dans les paroles de l'évangile, mais je ne suis pas membre d'une organisation particulière. On ne fait pas de l'action politique sans convictions. La politique, ce n'est pas un simple métier ou une carrière. Chacun enracine ses convictions selon sa liberté. J'ai lu quelques réactions négatives après mon interview. On a l'impression d'entendre de leur part : « Cachez-moi ces convictions que je ne saurais voir. C'était bien ce que vous faisiez jusqu'au moment où j'ai appris qu'elles étaient enracinées dans le christianisme. » Alors, cela deviendrait insupportable. Ces réactions sont très minoritaires mais existent. Ce qui prouve que, pour certains, ce n'est pas l'action qui compte mais l'identité supposée. Ce que vous ferez sera éventuellement disqualifié par ce que vous êtes. C'est dangereux. On a connu cela en Europe et je le combats. Quand l'évangile affirme l'égalité de tous les fils et filles de Dieu aux yeux du Père, est-ce si différent, hormis la référence à une transcendance, du premier article de la Déclaration des droits de l'homme qui affirme l'égalité de dignité des êtres humains ? Il est vrai que le message évangélique a été instrumentalisé à des fins d'accaparement du pouvoir par beaucoup de monde. Je comprends donc la méfiance dans les milieux non-chrétiens à l'égard de ceux qui brandissent l'étendard du christianisme comme argument identitaire et d'exclusion. Ainsi, pour moi, Orban, le premier ministre hongrois qui, au nom de « valeurs chrétiennes », met les migrants en prison, bafoue le message de l'évangile qui nous commande d'accueillir et d'abord les plus fragiles.

**— Dans un dossier consacré aux catholiques paru dans Le Vif, vous ne cachez pas l'inspiration chrétienne**

**— Au-delà de ce message, il y a, dans la religion chrétienne, une référence à une transcendance appelée Dieu. Amour ? Esprit ? Puissance ? Qu'est-il pour vous ?**

— Pour moi, c'est essentiellement un mystère. Je ne l'ai jamais rencontré. C'est plus une intuition qu'autre chose. Il est ce plus dans la vie, au-delà de ce que je peux observer. Je ne peux pas mettre davantage de mots que ceux-ci.

**— Assumer l'étiquette de catholique n'est pas toujours facile ?**

— Je ne me vois pas comme membre d'un club et je n'assume absolument pas les dérives qui ont été celles de l'Église catholique au temps de l'inquisition ou la pédophilie ces derniers temps, par exemple. Je trouve qu'il a fallu trop de temps pour que l'attitude de l'Église catholique sur ce point devienne un peu décente. Je m'affirme comme chrétien. Je suis catholique parce que je suis né ainsi en Belgique. J'aurais tout aussi bien pu être protestant.

**— Que pensez-vous de certaines postions officielles de l'Église en matière de morale ?**

— Ce qui importe, c'est de respecter l'autre. L'approche du doigt pointé sur la société n'est probablement pas la meilleure voie pour la transformer. Comme disait Gandhi, soyez le changement que vous voulez. C'est ce qu'on commence à voir avec le pape François. C'est intéressant d'observer combien les franges les plus conservatrices se rebiffent contre lui. Il indique une direction très différente de ce qui a été pratiqué par ses deux prédécesseurs.

**— Vous fréquentez la communauté monastique et œcuménique de Taizé en France. C'est précieux pour vous ?**

— Oui, c'est mon lieu d'enracinement. À Taizé, il me semble qu'on revient au message essentiel de l'évangile, à la simplicité des célébrations, au silence, à quelques textes et chants sans rites incompréhensibles. On y rencontre beaucoup de gens différents. Ici, la dignité humaine et la solidarité entre humains sont au cœur de tout.

**— Vous y passez beaucoup de temps ?**

— Depuis une vingtaine d'années, j'y retourne chaque année. En été, nous y passons quelques semaines en louant un gîte proche et en participant à des ateliers de réflexion, aux célébrations, tout en se promenant, rencontrant des amis. Ce n'est pas une approche sectaire. On peut considérer Taizé comme un lieu de ressourcement où on encourage chacun à retourner là où il est et à être acteur de changement. Il ne s'agit pas de se réunir dans une sorte de cocon. Ce lieu m'aide à rester sain d'esprit alors que je vis dans un monde politique où la dimension addictive est présente. Cela me permet de garder les pieds sur terre. Qui sait ? Je finirai peut-être mes jours dans le sud de la Bourgogne. C'est un coin de France où, au fil des ans, nous avons tissé des liens avec des amis et des gens du coin.

**— Existe-t-il des personnes qui vous inspirent ou stimulent votre réflexion et votre engagement ?**

— Par exemple, Gandhi, Amin Maalouf, Jean-Claude Guillebaud, l'économiste et jésuite Gaël Giraud. Ou des gens inconnus et simples, et qui ne sont pas nécessairement de grands penseurs. Des gens qui, sur le terrain, dans l'anonymat, accueillent des réfugiés, ou comme Jean Vanier qui a créé la Communauté de l'Arche pour accueillir des handicapés. Ce sont des personnes comme elles qui nous encouragent à continuer. À leur contact, je puise l'inspiration parce que seul, on peut vite s'assécher. ■